



HAL
open science

Éros parisien

Régis Revenin, Sylvie Chaperon, Emmanuelle Rétaillaud-Bajac, Christelle
Taraud

► **To cite this version:**

Régis Revenin, Sylvie Chaperon (Dir.). Éros parisien. , 10, 2013, Genre, sexualité & société. hal-01423960

HAL Id: hal-01423960

<https://hal.science/hal-01423960v1>

Submitted on 10 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Introduction

Sylvie Chaperon, Emmanuelle Rétaillaud-Bajac, Régis Revenin et Christelle Taraud



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/gss/3039>

DOI : 10.4000/gss.3039

ISSN : 2104-3736

Éditeur

IRIS-EHESS

Ce document vous est offert par Université Paris Cité



Référence électronique

Sylvie Chaperon, Emmanuelle Rétaillaud-Bajac, Régis Revenin et Christelle Taraud, « Introduction », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 10 | Automne 2013, mis en ligne le 01 décembre 2013, consulté le 10 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/gss/3039> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.3039>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Introduction

Introduction

**Sylvie Chaperon, Emmanuelle Rétaillaud-Bajac, Régis Revenin et
Christelle Taraud**

- 1 « Paris, ville de l'amour » ; « Paris, capitale du vice » ; « Paris, bordel de l'Europe », « Paris, Babylone moderne »... Précoce, insistante, universelle, la réputation « galante » de Paris, établie dès le XVIII^e siècle, renforcée au siècle suivant, persistante encore au XX^e siècle, constitue un mythe majeur que ce numéro a l'ambition d'explorer. Largement fantasmatique, cette « érotisation » de Paris n'en a pas moins prospéré à partir de traits spécifiques à l'histoire de la ville. Très tôt, en effet, la capitale du royaume de France a été perçue, décrite, identifiée aussi bien par des étrangers ou des provinciaux de passage que par certains Parisiens eux-mêmes comme un lieu favorisant la rencontre des sexes et le commerce sexuel, autant en raison de la densité de son activité galante, de l'extension de ses quartiers « chauds » que du climat d'immoralité ou du goût du plaisir censés y régner. Cette réputation a généré une énorme quantité de sources primaires, régulièrement augmentées, au fil des siècles, par la curiosité des chroniqueurs, des journalistes, des amateurs d'érotisme – parfois très érudits –, qui tiennent le haut du pavé dans la production d'un discours sur l'Éros parisien. Parallèlement, la tradition des guides de plaisirs parisiens, rédigés sur un mode badin, voire franchement leste, s'est maintenue jusqu'à nos jours – sur leur origine, on lira avec profit l'article de Pierre Monzani, « Guides et plaisirs parisiens au XVIII^e siècle » (*Urbis*, automne 1984) - comme le montre la synthèse récente, entre récits anecdotiques et histoire grand public, d'Emmanuel Pierrat, *Paris ville érotique, du Moyen Âge au XXI^e siècle*, (Parigramme, 2013) ou encore l'ouvrage de Marc Lemonier, *Histoire(s) du Paris libertin* (La Musardine, 2003). Absolument central dans l'image, la sociabilité, l'économie de la ville, ce terrain n'a évidemment pas été ignoré des historien.ne.s, mais face à l'immensité de ce continent thématique et documentaire, de surcroît déployé sur plusieurs siècles, c'est à des études de cas, ou à des approches en biais, qu'il faut recourir pour jeter un éclairage plus savant sur ce Paris de l'amour et du sexe.

Au cœur du mythe : la prostitution

- 2 L'étude de la prostitution, de son contrôle et de sa répression en forme évidemment la première clé d'entrée, tant fut omniprésent, dès l'époque moderne, le fait prostitutionnel sur les rives de la Seine, et inlassables, les commentaires qu'il a suscités. Pour le XVIII^e siècle et la Révolution de 1789, les travaux d'Erica-Marie Benabou, *La Prostitution et la police des mœurs au XVIII^e siècle* (Perrin, 1987) ont largement balisé le terrain. Sans être exclusivement parisien, l'ouvrage fondateur d'Alain Corbin *Les filles de noces, misère sexuelle et prostitution au XIX^e siècle* (Aubier, 1978) donne de même un excellent éclairage sur le siècle suivant, abordé, sous un autre angle, par Jean-Marc Berlière dans *La police des mœurs sous la III^e république* (Le Seuil, 1992). Peu de choses, en revanche, sur le fait libertin lui-même, pourtant si étroitement associé à la réputation sulfureuse de la ville, particulièrement au XVIII^e siècle comme le montre par exemple Casanova dans *Histoire de ma vie* (Gallimard, 2011), même si la prostitution ouvre aussi, en ce domaine, plusieurs fenêtres. Quelques éléments sont à glaner dans l'ouvrage général de Didier Foucault, *Histoire du libertinage, des goliards au marquis de Sade* (Perrin, 2007), qui demeure cependant très en surplomb. Trois chercheuses - Myriam Deniel-Ternant, Clyde Plumazille et Lola Gonzalez-Quijano - ont poursuivi ces recherches et livrent ici leurs contributions au dossier. Deux thèses ont d'ailleurs récemment été soutenues par deux d'entre elles, revisitant l'histoire de la prostitution aux XVIII^e et XIX^e siècles (Gonzalez-Quijano, 2012 et Plumauzille, 2013).
- 3 Myriam Deniel-Ternant aborde la prostitution par un angle original : celui des clercs qui y succombent et qui ont été arrêtés pour cette raison. Paris, en tant que vitrine du royaume, a en effet toujours été très surveillé. Dès la fin du Moyen-âge, le Prévôt royal et le Châtelet disposent d'une force de police spécialisée. Au XVII^e siècle, le lieutenant général de police informe le souverain par des rapports hebdomadaires de ce que ces commissaires, - deux à trois par quartier -, et inspecteurs spécialisés (dans la surveillance des sodomites ou des femmes du monde) observent. Ils sont aidés par une volée de « mouches » ou mouchards (près de 3000 au XVIII^e siècle). Dans les années 1750 et 1760, la sexualité des ecclésiastiques devient la cible manifeste de la surveillance policière, alimentant près d'un millier de flagrants délits. L'attraction de la capitale est considérable : plus de 60% des clercs arrêtés à Paris en flagrant délit de sexualité résident dans un rayon de plus de 200 kilomètres autour de la ville, certains venant même de l'étranger. La géographie des lieux de prostitution fréquentés par ces clercs est classique, fixée sur les quartiers denses et centraux de part et d'autre de la Seine : Rive droite, les rues Tiquetonne, Saint Honoré, Saint Denis, Montorgueil reviennent régulièrement ; rive gauche, ce sont les rues de la Harpe, de la Contrescarpe et Saint André des Arts qui sont les plus citées, mais beaucoup de clercs recherchent aussi la grande discrétion qu'offrent de toutes petites maison de passe réduites à une ou deux filles en plus de la tenancière.
- 4 Clyde Plumauzille, quant à elle, met en lumière dans son article le Palais royal, ce « marché aux putains » (Crébillon fils) de la capitale au XVIII^e siècle. Apanage du Duc d'Orléans, il est en effet fermé à la police royale jusqu'en 1789, ce qui y favorise l'implantation durable du jeu et de la prostitution. Devenu Palais-Egalité (puis Maison-égalité), le lieu ne perd pas ses atouts en ce domaine du fait de la dépénalisation, par les révolutionnaires, de la prostitution en 1791, ce qui n'empêche pas de régulières et spectaculaires rafles de police. Les annuaires de prostituées (*Liste complète des plus belles*

femmes publiques et autre *galerie des plus aimables coquines de Paris*), qui se multiplient dans le Paris révolutionnaire à la faveur de la libéralisation de la presse inaugurent la longue tradition des guides d'un certain Paris qui se poursuit au moins jusqu'au célèbre *Guide Rose* des années 1930. Situé au cœur du Paris ludique et commercial, lieu semi-clos, bordé de galerie couvertes et éclairées, remplies de boutiques, de cafés, de restaurants, de salles de spectacle, de maisons de jeux et de loterie, le Palais royal offre un espace densément récréatif où les prostituées côtoient les livres pornographiques, les gravures obscènes et les spectacles érotiques : toutes choses qui constituent une véritable « industrie » du sexe. Arpentant les lieux, ces dernières y établissent un zonage prostitutionnel depuis les jardins et les galeries, lieux des « raccrochages » où elles livrent une véritable chasse au client, jusqu'aux boutiques-prétextes et appartements, où s'effectuent les passes. Les sources les montrent relativement libres, nouant des contrats plus ou moins courts avec les tenancières des lieux, lesquelles prennent tout de même entre le tiers et la moitié de leurs gains. Sous Louis-Philippe, qui interdit maisons de jeux et de prostitution dans le Palais Royal, les activités prostitutionnelles se redéployent vers les grands boulevards ouvrant ainsi une nouvelle époque du Paris canaille.

- 5 La synergie entre prostitution et loisirs, se vérifie clairement également dans le cas des restaurants analysés par Lola Gonzalez-Quijano. C'est à Paris que la gastronomie se développe d'abord. Les premiers grands établissements, – les Frères provençaux, Véry ou Véfour – se situent logiquement au sein du Palais-royal avant d'être concurrencés, dès les années 1830 et les débuts de la Monarchie de Juillet, par ceux – aux côtés des grands théâtres – des grands boulevards, notamment le Café de Paris, le Café Riche ou le Café Anglais. Comme les cafés, dont bon nombre de restaurants sont issus, ce sont des lieux de sociabilité masculine et à ce titre, les femmes entretenues ou galantes y sont conviées au souper d'après spectacle pour tenir compagnie aux messieurs ou participer, dans des salons privés, aux parties fines que ces derniers organisent. Les filles « raccrochant » aux soupers sont d'ailleurs désignées sous l'appellation de « soupeuses » montrant bien l'intrication entre la chair et la bonne chère comme sur la scène littéraire où la description des plaisirs gustatifs en bonne compagnie métaphorise le plaisir sexuel. Intrication qui a d'ailleurs trouvé sa plus juste expression dans les menus des grands chefs : les pommes Cora, les crêpes Suzette... ne font-elles pas référence aux grande courtisanes de la Monarchie de Juillet et de la fête impériale. Ces mêmes courtisanes que la police surveille (*Le livre des courtisanes. Archives secrètes de la préfecture de police, 1861-1876*, Houbre, Tallandier, 2006) mais auxquelles elle ne touche pas tant ces dernières sont liées au plaisir des élites françaises et internationales se (re)trouvant dans la capitale. Après le souper et la fermeture des établissements des boulevards, les noctambules se dirigent enfin vers les Halles où des cabarets dotés de cabinets particuliers restent ouverts toute la nuit. Après la Première Guerre mondiale, la féminisation de la clientèle des restaurants et la montée en puissance de nouveaux loisirs (le music-hall, le dancing, le cinéma) entraînent l'apparition d'un nouveau quartier de divertissement (Montparnasse) et de nouvelles formes de prostitution. Cette circulation parisienne des filles galantes pose aussi la question de leur cohabitation avec les femmes du monde. Jusqu'au début de la III^e République, ces dernières restent confinées à domicile ou dans des lieux semi publics protégés, les salons de thé, les terrasses des cafés ou leurs voitures garées à proximité leur permettaient de s'extraire commodément du théâtre de la rue. Ensuite, des séparations fines des espaces se mettent en place : les hommes peuvent ainsi dîner avec leur épouse dans certains restaurants réputés et non dans d'autres, non moins connus mais réservés à leur(s) maîtresse(s), particulièrement sur les boulevards.

- 6 Une autre association typiquement parisienne réside entre la prostitution et les cafés-concerts comme le montre Lise Manin dans son article. Dans les cafés-concerts, les femmes galantes sont partout, sur scène, dans la corbeille, et surtout dans les promenoirs qualifiés de « raccrochoirs ». Cependant, si les « beuglants » de mauvais goût sont nettement distingués des enseignes luxueuses des Champs-Élysées, le sexe monnayé lui est partout. Lise Manin rapproche aussi les « caf'conc' » des maisons de bains qui connurent leur heure de gloire à la Belle Époque. Chroniqueurs ou publicistes insistent en effet tout à la fois sur le luxe des décors, sur l'élégance de l'atmosphère et le syncrétisme des plaisirs offerts (boissons, tabac, sexualité...) par ces deux types d'établissements. L'inspiration mauresque des bains et les velours rouges des cafés concerts, les mokas des uns ou les bières des autres, les narguils et les cigares s'accompagnent de corps féminins déshabillés ou court vêtus, suggérés subtilement ou montrés plus frontalement. Alors que sous le Second Empire la réclame mettait en avant la variété des soins d'hydrothérapie des établissements de bains ou la profusion des performances artistiques des cafés concerts, les affiches de 1900 tendent à privilégier, pour les deux types de structure, les silhouettes féminines dévêtues.
- 7 Liés à la société des loisirs et à l'industrie du spectacle, ces deux commerces abritent de surcroît des échanges sexuels, hétérosexuels dans un cas, homosexuels dans l'autre. Pourtant si les descriptions des prostituées opérants dans les cafés concerts sont courantes, les mentions des « pédérastes » des bains chauds, bien que connus des policiers et des clientèles, restent confinées dans les pages « faits divers » et « gazettes des tribunaux » de la presse, notamment à l'occasion des scandales des bains du Gymnase (1876) et des bains de Penthièvre (avril 1891). L'homosexualité, encore trop réprouvée, doit être tue.

Et plus largement une hétérosexualité facile

- 8 De fait, si Paris a bien été perçue, au cours des siècles, comme la ville de l'audace, voire de la transgression érotique, on ne doit pas négliger pour autant les formes plus légères ou plus hédonistes de relations amoureuses ou charnelles entre les individus, ainsi que les activités périphériques dans lesquelles elles s'insèrent, qui participent tout autant de la réputation de Paris comme « ville de l'amour », ville des rencontres, ville des jolies femmes et des hommes galants – avec un privilège manifeste à l'hétérosexualité. L'histoire de la galanterie, de la séduction, de la drague, ou de la danse, voire de la gastronomie, sont en ce sens à solliciter parce que s'inscrivant, plus globalement, dans l'histoire des sens et des sensibilités, telle qu'elle a pu être abordée dans le récent colloque *Les cinq sens de la ville, du Moyen Âge à nos jours*, (PUFR, 2013). Paris est sans doute la ville où s'affichent le plus précocement, en Occident, et avec le plus grand degré de tolérance, des corps désirables et séducteurs, pour l'essentiel féminins, dans un regard d'inégalité qu'analyse notamment l'ouvrage dirigé par Aruna D'Souza et Tom McDonough, *The invisible « flâneuse » ? : Gender, Public Space and Visual Culture in Nineteenth-century Paris*, (Manchester University Press 2006). La bibliographie, dans ce registre, est riche, même si l'élément parisien n'est pas toujours exclusif : pour la danse, François Gasnault, *Guinguettes et lorettes, Bals publics à Paris au XIX^e siècle* (Aubier, 1986), ou plus récemment, Sophie Jacotot, *Danser à Paris dans l'entre-deux-guerres* (Nouveau Monde Édition, 2013) ; pour la drague et la séduction, Fabienne Casta-Rosaz, *l'Histoire du flirt, les jeux de l'innocence et de la perversité, 1870-1968* (Grasset, 2000), ou encore l'ouvrage collectif, dirigé par Cécile

Dauphin et Arlette Farge, *Séduction et société, approches historiques*, (Le Seuil, 2001), qui comporte plusieurs études de cas parisiens. La focalisation de l'Éros parisien sur le paraître féminin invite d'ailleurs à ne pas négliger l'histoire des modes parisiennes dont « le chic et le chien » furent évidemment constitutifs de cette séduction urbaine. Sur ce sujet, l'ouvrage incontournable reste celui de Valerie Steele, *Paris Fashion, a Cultural History* (Oxford University Press, 1988). Cependant, la réflexion de Philippe Perrot sur le corps et le vêtement féminins croise aussi souvent le thème de la Parisienne, (*Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècles*, Le Seuil, 1984 ; et *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie : une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Fayard, 1981).

- 9 À travers le prisme de la « parisienne » justement, Emmanuelle Rétaillaud-Bajac dresse le panorama de trois siècles de production culturelle brochant autour de la réputation de Paris, cette ville caractérisée par sa concentration de richesse, sa forte densité de population, ses industries et ses commerces de luxe, étroitement connectée avec la cour, puis avec les élites bourgeoises. La consommation de la mode s'avère alors déterminante. Si au début du XVIII^e siècle ce sont les Parisiennes qui accommodent les usages curiaux de Versailles, avec l'essor des corporations de couturières et de marchandes de mode, ce sont les aristocrates qui finissent par se fournir à Paris – comme le montre l'extraordinaire réussite de *Rose Bertin, Couturière de Marie Antoinette* narrée par Michelle Saporì (Perrin, 2010) –, avant que, l'embourgeoisement aidant, les femmes des nouvelles couches sociales enrichies manifestent elles aussi, par leur parure, leur réussite. Un des éléments constitutifs de la Parisienne, que déplorent bien des observateurs, est la relative confusion permise entre les classes sociales et les statuts féminins par la recherche vestimentaire. Un autre élément, bien plus condamné encore, est la visibilité de la prostitution dans les espaces de loisirs urbains et particulièrement des grandes courtisanes qui lancent très souvent les modes. De là cette association de l'élégance et de l'érotisme, du « chic » et du « chien », qui constitue tant la parisienne que son mythe. Sous les vertus démocratiques, et un brin hypocrites, de la III^e République, la figure de cette dernière s'assagit, même si la tradition canaille se perpétue à Pigalle, Montmartre et Montparnasse, dans un folklore de plus en plus touristique, ou dans des maisons closes très variées et/ou très réputées comme le célèbre Chabanais qui ouvre ses portes en 1878. Après la Première Guerre mondiale, la mode garçonnette qui apparaît simultanément à Paris, Berlin ou New-York, exprime une simplification considérable de la séduction vestimentaire féminine autant que la naissance d'un nouvel idéal féminin qui s'incarnera notamment dans les créations de Coco Chanel. Dans l'entre-deux-guerres, le cinéma américain et sa fabrique de stars glamour font une concurrence très sérieuse au mythe parisien. Aujourd'hui réservoir d'images et de clichés toujours possiblement réactivés par les industries de la mode, de la presse féminine et du cinéma, la Parisienne a pourtant perdu son aura du fait de la mondialisation et de la montée du féminisme.

À la périphérie : les homosexuels, les lesbiennes et le « Gay Paris »

- 10 L'homosexualité, « déviance » étroitement surveillée par les pouvoirs publics, constitue l'inévitable prolongement du fait prostitutionnel, même s'il ne s'y réduit pas. Elle est donc constitutive, tout autant que l'hétérosexualité, de l'identité érotique de Paris, bien que la capitale française n'ait nullement le monopole des « amours particulières ». Dans ce cadre, on ne peut ignorer le travail pionnier de Florence Tamagne, adossé à une

approche comparative, *Histoire de l'homosexualité en Europe, Berlin, Londres, Paris, 1919-1939*, (Le Seuil, 2000), ainsi que l'étude, plus ciblée, de Régis Revenin, *Homosexualité et prostitution masculine à Paris, 1870-1918* (L'Harmattan, 2005). Il n'existe pas néanmoins pour Paris, tant du point de vue du large cadrage chronologique que de l'approche plurielle, l'équivalent du *Gay New York 1890-1940* (Basic Books, 1994 ; Fayard, 2003) de Georges Chauncey. Pour l'homosexualité féminine, l'ouvrage de référence reste le *Saphisme et décadence dans Paris fin de siècle*, de Nicole G. Albert, (La Martinière, 2005), qui ne porte cependant que sur une courte séquence chronologique comme son titre l'indique. On pourra prolonger les réflexions de cette dernière, pour les années folles, avec le livre de Christine Bard, *Les garçonnnes, modes et fantasmes des années folles* (Flammarion, 1998), qui croise pour partie le saphisme et met en lumière avec force le phénomène de « la Garçonne » qui demeure, tout au long des années 1920 et 1930, prioritairement parisien, du moins dans sa dimension mondaine et festive.

- 11 Comme toute grande ville où la densité de population le permet, Paris abrite des lieux de rencontre, mais comme espace de forte densité politique, la capitale est aussi le lieu privilégié des réformateurs sexuels de toutes obédiences depuis le comité « pro amor » de la Ligue mondiale pour la réforme sexuelle (Tamagne, 2005) jusqu'au FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire) en passant par la Maternité heureuse (Pavard, 2012) ou Arcadie et son Clespala (Jackson, 2009). Michael Sibalès fait ici un zoom sur le Comité d'action pédérastique révolutionnaire de la Sorbonne occupée (mai 68) encore aujourd'hui fort peu connu. En effet, si ce comité est régulièrement évoqué dans la littérature sur l'homosexualité contemporaine ou/et dans celle consacrée à mai 68, les auteur.e.s ne lui consacrent en général que quelques lignes, notamment faute de sources. C'est donc essentiellement en s'appuyant sur le témoignage du principal protagoniste du comité, Guillaume Charpentier, que Michael Sibalès (re)construit l'histoire du Comité d'action pédérastique révolutionnaire. Bien que les actions (rédaction d'un manifeste, reproduction de ce dernier en affiches et en tracts, réunions...) et la durée (de la mi-mai à début juin 1968) du CAPR soient maigres, ce dernier manifeste indubitablement, par son bref parcours, tout à la fois la variété des aspirations des étudiant.e.s et la fermeture de la plupart des dirigeants du mouvement. L'équivalent féministe porté, à la même époque, par FMA (d'abord « Féminin masculin avenir » puis « Féminisme marxisme action ») est très similaire bien que mieux accueilli (Feldman, 2009). On comprend alors le refus viscéral d'organisation que prôneront ensuite, dans les années 1970, tant le MLF que le FHAR.

La fabrique du mythe : un éternel Éros parisien ?

- 12 Une réflexion sur l'Éros parisien ne peut enfin faire l'économie d'une analyse du processus de fabrication de cette image et de cette réputation par les différents médiums – littérature, presse, gravures, photographie, cinéma, chanson.... – qui ont orchestré et donc mis en scène la thématique de « Paris, ville de l'amour et du sexe ». On glanera quelques éléments de réflexion utiles dans l'ouvrage collectif dirigé par Vanessa Schwartz, *Spectacular Realities : Early Mass Culture in Fin-de-Siècle Paris* (Berkeley, University of California Press, 1999) ; mais aussi, pour la littérature, dans *Ecrire Paris*, (Editions Seesam, 1990) ; pour la peinture dans T.J., Clark, *The painting of modern life. Paris in the art on Manet and his followers* (Alfred A. Knopf, 1985) ; et pour le cinéma dans NT Binh, *Paris au*

cinéma (Parigramme), ou dans Antoine de Baecque (dir.), *Paris vu par Hollywood*, (Skira, 2012).

- 13 Le cinéma participe en effet incontestablement à l'érotisation de la capitale. À partir d'un corpus d'une centaine de titres, essentiellement des courts métrages des années 1940 et 1950, Frédéric Hervé montre comment les réalisateurs, mais aussi la Commission de contrôle des films (instaurée en 1945) poursuivent l'imaginaire de l'Éros parisien. Les corps féminins, plus ou moins dénudés dans différents types de spectacles, y sont d'ailleurs centraux même si la censure supprime en général les nudités intégrales (sauf celle des femmes non européennes, bien mieux acceptée) et que la présence des prostituées y est rarement tolérée. Arrivent alors en tête du corpus de Frédéric Hervé les danseuses de french cancan et de music-hall et les strip-teaseuses, suivies de près par les mannequins, puis par les couturières ou par les « simples élégantes » de Paris. Les célèbres music-halls et cabarets de la capitale brillent donc toujours, même si les quartiers mis en avant ont changé. Ainsi, bien que la mention de Pigalle dans le titre d'un film suffise encore à s'attirer les foudres de la commission de censure – tant ce quartier demeure emblématique du Paris canaille – Montmartre, Montparnasse, puis Saint-Germain-des-Prés, ont cependant bien supplanté les grands boulevards dans la fiction comme dans la réalité.
- 14 Au demeurant le quartier lui-même ne fait pas tout, certains lieux, certains moments, sont plus « érogènes » que d'autres : la nuit, tout particulièrement, telle que l'analyse Simone Delattre dans son ouvrage de référence, *Les Douze Heures Noires : La nuit à Paris au XIX^e siècle* (Albin Michel, 2000) ; ou ces espaces cardinaux de la séduction parisiennes que furent le Palais-Royal, comme on l'a vu précédemment, ou l'Opéra – on pourra ici utilement consulter le catalogue de l'exposition *Le Palais Royal*, du musée Carnavalet, édité en 1988 ; et l'ouvrage de Frédérique Patureau, *Le Palais-Garnier dans la société parisienne 1875-1914* (Mardaga, 1991). Notons aussi la focalisation du regard et du commentaire sur certains groupes perçus comme dotés d'une sexualité particulièrement active et prenant donc part, plus que d'autres, à la construction et à la réification de l'Éros parisien : les étudiants d'abord, étudiés notamment par Jean-Claude Caron, pour le XIX^e siècle, dans *Généralisations romantiques : les étudiants de Paris et le Quartier Latin* (Armand Colin, 1991) ; les actrices ensuite, et, de manière générale, toutes les femmes liées au milieu de l'art et du spectacle, telles qu'elles apparaissent, en filigrane, dans l'ouvrage de Christophe Charle, *Théâtres en capitales, naissance de la société du spectacle à Paris, Berlin, Londres et Vienne, 1860-1914* (Albin Michel, 2008) et de manière plus fouillée dans celui de Lenard Berlanstein, *Daughters of Eve : a Cultural History of French Theater Women, from the Old Regime to Fin de Siecle*, (Harvard University Press, 2000) ; les étrangers et provinciaux enfin qui ont souvent témoigné pour Paris d'une intense curiosité lestée de désirs plus ou moins avoués, comme le suggère par exemple Évelyne Cohen, dans *Paris dans l'imaginaire national de l'entre-deux-guerres* (Publications de la Sorbonne, 1999).

AUTEURS

SYLVIE CHAPERON

Professeure d'histoire contemporaine du genre
Université de Toulouse-Le Mirail (Framespa)

EMMANUELLE RÉTAILLAUD-BAJAC

MCF en histoire contemporaine
Université de Tours (CEHVI /HIVIS)

RÉGIS REVENIN

Maître de conférences
Université Paris Descartes, Sorbonne Paris Cité (Centre de recherche sur les liens sociaux)

CHRISTELLE TARAUD

Professeure dans les programmes parisiens de Columbia University, Vassar et Wesleyan College
et New York University
Centre de recherche en histoire du XIXe siècle (Paris I/ Paris IV)